

Pour Ina

Crastaing

Kamo avait imaginé un jeu. Il s'agissait de fermer les yeux et de deviner si Crastaing, notre prof de français, était arrivé ou non. Neuf fois sur dix, quand je rouvrais les yeux, le bureau était vide. Kamo empochait un Carambar. La dixième fois, Crastaing était là.

– Vous dormiez, mon garçon ?

À peine avait-il refermé la porte qu'il était déjà derrière son bureau, rapide et silencieux comme une ombre d'oiseau.

– Je saurai vous réveiller, moi !

Cette voix, dans tout ce silence ! Haut perchée, métallique, coupante, une lame qui nous fouillait le cœur.

– D'ailleurs...

Sa serviette s'ouvrait (pas le moindre cliquetis de métal, à croire que les serrures étaient de velours) et il en sortait nos copies sans un froissement de papier.

– Si je ne m'abuse...

Il prenait le temps de feuilleter le paquet, comme un jeu de cartes qui ne ferait pas de vent.

– Vous ne m’avez pas rendu votre rédaction. Je me trompe ?

Il ne se trompait jamais.

– Deux heures ! Et une petite conversation avec monsieur votre père.



C’était cela, Crastaing. Les quatre dernières années de notre enfance. Sixième, cinquième, quatrième, troisième. À raison de six heures de français par semaine. Total : 984 heures, 59 040 minutes (cinquante-neuf mille quarante, oui). Sans compter les heures de colle qu’il tenait à surveiller lui-même. C’était cela, avec un crâne chauve, un visage blanc, lisse, triangulaire, au menton plat, aux yeux petits et luisants. Et cette vivacité silencieuse. Et cette petite tache violette dans la poche où il glissait son stylo.

– Tu as tort de te plaindre, disait Kamo, des comme lui, tu n'en verras jamais d'autres. Même dans les livres.

Il ajoutait :

– Tu as remarqué ? Il ne se cogne jamais contre rien, il ne touche jamais personne. La porte de la classe, peut-être qu'il ne l'ouvre pas, peut-être qu'il passe au travers...

Puis, comme nous attendions notre métro, Kamo perdait un peu de son assurance.

– Dis donc, pour parler d'autre chose, ce matin, fuite de flotte dans la salle de bains. Ma mère demande si ton père pourrait venir réparer.

Sa mère, Tatiana, était la seule personne au monde dont Kamo avait peur. Il n'en parlait jamais autrement qu'en regardant ses baskets.



Pope mon père et Moune maman

Les heures de colle, bon, Pope, mon père, les acceptait sans trop faire d'histoires.

– Si tu préfères passer ton samedi au collège, c'est ton affaire ; et puis, je suppose que Kamo te tient compagnie, non ?

Mais les « petites conversations avec monsieur votre père », c'était autre chose. Il les supportait de moins en moins. Jusqu'au jour où il ne les supporta plus du tout.

– Comment ? Un tête-à-tête avec Crastaing ?
Encore ! Je n'irai pas !

Je m'en souviens très bien. C'était un mercredi après-midi. Il avait installé son atelier au milieu du salon. Il m'inventait une sorte de lit à coulisse qu'on pourrait étirer d'un cran chaque fois que je grandirais d'un centimètre. (Cela, surtout pour me faire plaisir, parce que j'étais le plus petit de la classe et que j'avais